

LES

**ÉPIGRAMMES GRECQUES**

Bibliothèque Maison de l'Orient



157221

---

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE  
Rue de Fleurus, 9, à Paris

---

LES  
ÉPIGRAMMES GRECQUES

EXTRAIT DES THÈSES D'HISTOIRE

ET NOUVELLES HISTORIQUES

PAR

B. JULLIEN



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, n<sup>o</sup> 77

—  
1865



# LES ÉPIGRAMMES GRECQUES<sup>1</sup>.

J'avais dit, dans mes *Thèses supplémentaires de métrique et de musique anciennes, de grammaire et de littérature*<sup>2</sup>, que « les épigrammes contenues dans l'*Anthologie grecque* sont presque toutes fort plates, sans sel, sans tournure, sans originalité. » Un critique qui ne partage pas mon opinion en ce point, et qui ne se distingue pas toujours par l'urbanité du style, m'a répondu, non par l'examen et la discussion de mon jugement, mais par cette question nouvelle que je transcris littéralement<sup>3</sup> : « Comment lui prouver, comment prouver à la demi-science tenace, loquace et raisonneuse, comment démontrer à M. Prudhomme, docteur ès lettres, qu'on ne sent pas plus mal ni plus à faux que lui, et que l'on n'a pas si tort de goûter ce qu'il rejette ? »

Le moyen, ce semble, était bien aisé : c'était de citer quelques-unes de ces épigrammes qu'on nous dit si jolies<sup>4</sup>. Cela

1. Cette dissertation, écrite en mars 1864, à l'occasion d'un article de M. Sainte-Beuve inséré dans le *Constitutionnel* du 11 janvier précédent, a plus d'importance que son titre n'en paraît annoncer. Mon véritable objet, c'est la comparaison de l'art des anciens et des modernes dans la composition de ces petites pièces de vers.

2. In-8°, chez L. Hachette et C<sup>ie</sup>, p. 434.

3. Voyez l'article cité du *Constitutionnel*.

4. M. Sainte-Beuve en cite une qu'il trouve d'autant meilleure qu'il me l'applique ; la voici : « Peste soit de ces critiques au front bas, qui ont la physionomie d'une brebis contente d'elle-même ; et ce sont eux qui prétendent peser nos fleurs ! » Cet exemple n'est pas de nature à changer mon sentiment. Dire qu'un critique a le front bas, qu'il a la physionomie d'une

était particulièrement facile depuis que M. Dehèque nous a donné une traduction complète et fidèle de l'*Anthologie grecque*<sup>1</sup>. En ouvrant le recueil au hasard et transcrivant une douzaine de pièces, on aurait montré aux plus aveugles qui de nous jugeait le mieux. Au reste, ce dissentiment tout personnel n'a aucune importance ici. Ce qui en a beaucoup plus, c'est l'examen des faits et les conséquences qu'on en peut tirer sur la marche et le progrès des arts. C'est le point que je me propose de traiter ici, non pas dans sa généralité<sup>2</sup>, mais en me restreignant à ces petites pièces, pensées, madrigaux, épigrammes, qu'on réunit quelquefois sous le titre de *poésies fugitives*; et je pose tout d'abord ma conclusion, savoir, que l'*Anthologie grecque* n'a pour nous aujourd'hui qu'une valeur historique ou d'érudition; qu'elle n'a à peu près aucun intérêt littéraire ou poétique; autrement dit, que quand on veut y trouver cet intérêt, on est obligé d'imaginer soi-même ce qui n'est pas dans le texte. Je vais expliquer ma pensée.

Tout le monde a lu, soit dans nos cimetières, soit dans nos églises, surtout aux chapelles de la sainte Vierge, des inscriptions funéraires ou votives, ce que les anciens appelaient *ἐπιγράμματα ἐπιτύμβια* ou *ἀναθηματικά*. Ces inscriptions peuvent avoir une valeur historique, et l'auraient en effet dans un millier d'années, puisqu'elles donneraient alors, si l'on pouvait les recueillir, des détails certains sur quelques personnages, quelques inventions, quelques coutumes, quelques dates, etc.; et c'est ce que nous trouvons dans les épigrammes grecques.

*brebis*, et d'une brebis contente d'elle-même; et qu'enfin il veut peser les fleurs des poètes, c'est bien mauvais, tout le monde en conviendra. Je rapporterai d'autres épigrammes grecques qui ne sont pas très-bonnes, qui du moins valent beaucoup mieux que le spécimen ici présenté.

1. Deux vol. in-12, chez L. Hachette. C'est à l'occasion de cette traduction que M. Sainte-Beuve a fait son article.

2. Voyez dans mes *Thèses de littérature*, le numéro I tout entier.

Mais ces mêmes inscriptions ont-elles une valeur littéraire? Assurément non, puisque l'on se borne presque toujours à énoncer le fait, sans s'occuper de donner à l'expression une tournure qui la rende agréable ou la fasse assez remarquer pour qu'on aime à s'en souvenir.

Il en est de même de toutes ou presque toutes les épigrammes grecques<sup>1</sup>; elles disent simplement la chose, comme on le voit par ces exemples de deux inscriptions, l'une funéraire, l'autre votive :

Zénon de Citium mourut, dit-on, de vieillesse ou de maladie; d'autres assurent qu'il se laissa mourir de faim (VII, 118).

Praxitèle a sculpté en marbre de Paros une Danaé et des nymphes vêtues, et moi Pan en marbre pentélique (VI, 317).

Telle est la forme générale des pièces réunies dans l'*Anthologie*, et c'est pourquoi Laharpe a dit dans son *Lycée* (I, 9, § 3), avec beaucoup de raison suivant moi : « Les épigrammes recueillies par Agathias, Constantin, Planude et autres qui forment l'*Anthologie grecque*, ne sont guère que des inscriptions pour des offrandes religieuses, des tombeaux, des statues, des monuments; elles sont la plupart

1. M. Th. Gautier écrit dans ses *Grotesques* (n° VII), en parlant d'un sixain de Colletat : « Il me semble une vraie et naïve épigramme à la grecque, c'est-à-dire sans sel ni pointe. » C'est le jugement de Racan, si plaisamment raconté par Perrault dans son *Parallèle des Anciens et des Modernes*, t. I, p. 36. Ce poète, s'étonnant de l'insipidité des épigrammes grecques qu'un de ses amis lui traduisait, celui-ci lui répondit que c'était le génie de ces sortes d'ouvrages parmi les Grecs, en un mot que c'étaient des *épigrammes à la grecque*. — « M. de Racan baissa la tête et crut devoir se rendre à un homme qui en savait plus que lui. A quelques jours de là, ils furent invités à un repas où l'on servit une soupe fort maigre, fort peu salée, qui n'était, à la bien définir, que du pain trempé dans de l'eau chaude. Le défenseur de l'*Anthologie*, qui avait tâté de la soupe, demanda à M. de Racan ce qu'il lui en semblait. Je ne la trouve point à mon gré, lui répondit-il; mais je n'ose pas dire qu'elle est mauvaise : car peut-être est-ce une *soupe à la grecque*. »

d'une extrême simplicité, assez analogue à leur destination. C'est le plus souvent l'exposé d'un fait. »

On sait qu'il en est autrement chez nous; et que le fond n'étant presque rien dans ces petits ouvrages, nous voulons que la forme le relève un peu. Nous tâchons qu'il ait dans ce qu'on nomme le *trait*, le *sel*, la *pointe* ou le *bon mot*, une disposition assez fine ou assez inattendue pour frapper l'esprit et lui plaire. Voici, par exemple, de Ponce (de Verdun) une inscription pour un drapeau :

Sur le champ de bataille où l'honneur nous conduit,  
La mort fuit qui la cherche et cherche qui la fuit.

C'est ce que nous appelons une *pensée* ou *sentence*. Le sens est exactement le même que celui-ci : « La mort épargne le brave et frappe le lâche. » Mais quelle différence dans l'expression! Cette opposition non-seulement dans la pensée mais dans l'arrangement des mots *fuit qui la cherche et cherche qui la fuit*, est précisément ce qui fait le sel de l'inscription et qui nous la rend agréable. Ailleurs ce seront d'autres combinaisons, d'autres rapprochements; peu importe quoi; toujours faut-il qu'il y ait quelque chose; et quand nous ne le trouvons pas, nous disons que la pièce est plate ou maussade.

Ce sens étant ainsi déterminé et bien compris, on voit à quoi se réduit la question posée tout à l'heure. On peut passer en revue les quatre mille cinq cent soixante ou quatre-vingts épigrammes de l'*Anthologie*, et noter celles qui satisfont aux conditions exprimées ici. On verra qu'à l'exception d'une vingtaine peut-être, elles nous semblent des platitudes, parce que les Grecs n'avaient pas encore trouvé l'art

1. Voyez dans le *Journal des Débats*, du 4 décembre 1864, l'article aussi savant que développé que M. Egger consacre à la traduction de l'*Anthologie grecque* par M. Delhèque, son beau-père. Il en relève avec soin tous les mérites; il montre l'intérêt que ces petites pièces ont pour nous, soit par les pensées, soit par rapport à l'histoire. Il ne dit pas un mot de leur forme, la seule chose qui nous semble aujourd'hui en faire l'agrément.

d'exprimer finement et agréablement la pensée, lorsque cette pensée, prise en soi, n'avait que très-peu de valeur.

La différence entre eux et nous sur ce point est donc manifeste pour qui connaît un peu nos épigrammes et nos madrigaux et qui y compare la longue suite des épigrammes grecques. Je n'ai pas envie de faire en détail cette comparaison qui serait interminable et fastidieuse. Mais nous atteindrons le même but et d'une manière bien plus rapide et plus intéressante, en considérant dans une douzaine d'exemples, comment le même sujet, la même pensée fondamentale ont été exposés et développés chez les anciens et chez nous. Ce sera le goût de chacun qui décidera; mais il faudrait en manquer absolument pour n'être pas au moins frappé de la différence des formes, et ne pas préférer l'une à l'autre.

Je prends la première des épigrammes votives : c'est une des plus jolies; elle a pour sujet la célèbre courtisane Laïs, devenue vieille et suspendant son miroir dans le temple de Vénus. En voici la traduction littérale.

Moi, cette fière Laïs, dont la Grèce était le jouet, et qui avais à ma porte un essaim de jeunes amants, je consacre à Vénus ce miroir, parce que je ne veux pas me voir telle que je suis, et que je ne peux pas me voir telle que j'étais.

La pensée est assurément délicate; et il convient d'y ajouter, pour se faire une idée de la valeur du grec, la mesure et l'harmonie des vers : malgré cela, la fin paraîtra toujours un peu traînante, de même que le commencement semble inutile et hors de propos. L'imitation de Voltaire montre comment ces défauts ont disparu, et fait place à de nouvelles beautés.

Je le donne à Vénus puisqu'elle est toujours belle.

Il redouble trop mes ennuis.

Je ne saurais me voir en ce miroir fidèle,

Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.

Cet hémistiche *puisque'elle est toujours belle*, qui donne la

raison de la consécration du miroir, est bien autrement intéressant que le rappel des amants qui assiégeaient autrefois la porte de Laïs ; et la comparaison du passé et du présent, concentrée en un seul vers, a une bien autre force que délayée en deux, ou partagée en phrases détachées l'une de l'autre.

Les mêmes réflexions s'offrent d'elles-mêmes sur l'inscription de la statue de Vénus, ouvrage de Praxitèle. Elle est très-jolie en grec (*Anth. Plan.* 168), en voici la traduction littérale<sup>1</sup>.

Trois mortels m'ont vue toute nue, Pâris, Anchise et Adonis. Je ne connais que ces trois-là. Mais d'où Praxitèle me connaît-il ?

Voici maintenant l'imitation de Voltaire :

Oui, je me montrai toute nue  
 Au dieu Mars, au bel Adonis,  
 A Vulcain même et j'en rougis :  
 Mais Praxitèle, où m'a-t-il vue ?

C'est sans doute l'épigramme où le poète français a suivi de plus près le texte : et pourtant ne l'a-t-il pas encore embellie, soit par le troisième vers, à *Vulcain même et j'en rougis*, soit par la précision et l'heureuse tournure du quatrième ?

Que serait-ce si, au lieu de prendre les pièces grecques les plus ingénieuses et qui sont exceptionnellement fines, je mettais en regard les épigrammes ordinaires de l'*Anthologie* et ce que les modernes ont eu le talent d'en tirer, ou d'y substituer ?

Voici une épigramme de Parménion (IX, 342), dont le sens est assurément très-louable ; mais la tournure est d'une longueur insupportable.

Je dis qu'une épigramme de beaucoup de vers n'est pas selon les Muses. Ne cherchez pas dans le stade la longue course (le δολιχός

1. Il y a dix épigrammes (159 à 168) sur la même statue de Vénus, et qui disent toutes la même chose, en délayant plus ou moins la pensée.

δρόμος) : la longue course revient souvent sur elle-même : dans le stade, on va droit devant soi, rapidement et d'une haleine.

Notre vieux Gombaud a exprimé la même pensée, mais avec bien plus de vivacité et d'énergie.

Alcandre, c'est ta passion :  
 Tu veux une longue épigramme,  
 Bien qu'elle soit digne de blâme  
 Comme une longue inscription.  
 D'un seul coup elle fait sa brèche  
 Ainsi que le trait d'un archer.  
 As-tu jamais vu décocher  
 Une pique au lieu d'une flèche?

L'assimilation de l'épigramme longue ou courte à une pique et une flèche n'est-elle pas plus satisfaisante que celle du stade et de la longue course ? et la conclusion rapide de la pensée n'est-elle pas mille fois au-dessus de la description de l'un et de l'autre ?

C'est surtout dans le XI<sup>e</sup> livre, dans les Ἐπιγράμματα κωμικὰ, c'est-à-dire dans les épigrammes railleuses ou comiques que la différence des deux systèmes va se montrer. Voici une pièce du poète Démodocus (XI, 237).

Un jour une vipère mordit un Cappadocien. Elle aussi mourut ayant goûté d'un sang empoisonné.

La plaisanterie (car on ne se douterait guère chez nous qu'il y en a une), consiste en ce que Démodocus n'aimait pas les Cappadociens. Il les représente donc comme tellement malsains ou gâtés, qu'une vipère même peut mourir de la morsure qu'elle leur fait. Bruzen de Lamartinière, poète peu connu, a dit en français d'une façon plus originale et plus gaie :

Un gros serpent mordit Aurèle.  
 Que croyez-vous qu'il arriva ?  
 Qu'Aurèle en mourut ? bagatelle,  
 Ce fut le serpent qui creva.

On a ri bien souvent de la triste situation des jeunes gens

sans fortune qui cherchent dans leur mariage avec une femme plus âgée qu'eux à se tirer de la pauvreté. Parménion a exprimé cette pensée dans l'épigramme suivante (XI, 65) :

Rude est l'alternative entre la faim ou une vieille. D'un côté, qu'il est pénible d'avoir faim ! Mais de l'autre, n'est-il pas plus pénible de coucher avec une vieille ? Phillis affamé optait pour la vieille ; mais, au lit, il aimait mieux la faim. Voilà les perplexités d'un garçon qui ne possède rien.

La pièce ne manque pas de finesse certainement ; mais la tournure en est bien lourde ; et tout le monde préférera ce couplet de Forgeot dans *les Dettes* (act. I, sc. II).

On doit soixante mille francs ;  
On prend femme de soixante ans ;  
C'est ce qui vous désole.  
Le jour que vous vous mariez,  
Tous vos créanciers sont payés,  
C'est ce qui vous console.

Il y a (XI, 263) une épigramme de Palladas contre un mauvais comédien nommé Paul. M. Dehèque l'a traduite ainsi :

Ménandre est apparu en songe au comédien Paul, et lui a dit :  
« Je ne t'ai jamais fait de mal, et tu m'estropies. »

Plus littéralement : « Je n'ai jamais rien dit contre toi, et toi tu me dis (tu me récites ou me prononces) mal. » En vérité nous croirions à peine que c'est là une épigramme. Nous en trouvons une, au contraire, dans ce distique de Guichard contre le comédien Clairval qui avait été garçon perruquier.

Cet acteur minaudier et ce chanteur sans voix,  
Écorche les auteurs qu'il rasait autrefois.

Les mauvais médecins, chez les Grecs comme chez nous, ont excité la verve des satiriques. On trouve dans l'*Anthologie* (XI, 112 à 126) une série de pièces faites contre eux, et toutes

fondées sur des exagérations ridicules tant elles sont impossibles. Voici (n° 118) une des plus courtes et des moins mauvaises. Elle est de Nicarque ou de Callictère.

Phédon ne m'a administré ni lavements ni frictions ; mais, ayant la fièvre, je me suis rappelé son nom ; et me voilà mort.

Tristan l'Ermite a mieux dit, à ce qu'il me semble, et d'une manière à la fois plus naturelle et plus plaisante :

Je serais encore vivant,  
N'était un médecin savant  
Que je fis venir à mon aide.  
La peste étouffe l'animal !  
Je ne suis pas mort de mon mal,  
Mais je suis mort de son remède.

C'est surtout Lebrun qui, dans son épigramme contre le docteur Bouvard, a su donner à la même pensée une forme aussi neuve que piquante, sous ce titre : *Expédient pour échapper à la justice.*

Un certain roué du bon ton,  
Ne savait comment se défaire  
D'un certain procès qui, dit-on,  
Menaçait fort sa jugulaire.  
De chicane il épuisait l'art,  
Payait maint avocat bavard :  
Avocat n'y pouvait que faire.  
Pour médecin, il prend Bouvard,  
Et le voilà tiré d'affaire.

Les défauts corporels, en particulier l'extrême petitesse, prêtent facilement à la raillerie. Les Grecs n'ont pas négligé cette source. Il y a chez eux (XI, 88 à 111) une vingtaine de pièces où les exagérations les plus ridicules et toujours les mêmes, sont accumulées pour représenter ce défaut. Voici une des meilleures et qui se distingue le plus par la pensée (XI, 104) : Elle est de Lucillus.

Ménéstrate à cheval sur une fourmi, comme sur un éléphant, fut

subitement, l'infortuné, étendu par terre tout de son long. Ayant reçu quelques ruades de sa monture, comme sa blessure était mortelle : « Mon sort, s'écria-t-il, est digne d'envie. Ainsi mourut Phaéton, après avoir chevauché comme moi. »

On trouve dans les poésies de Gombaud une épigramme contre une femme extrêmement petite, dont le fond ressemble à celle-ci, mais la tournure en est bien plus fine, et les assimilations plus spirituelles.

Des bagues font les bracelets,  
Des manchettes font les collets  
De cette petite femelle.  
Son corps est fait de chapelets,  
Et c'est jouer aux osselets  
Que de s'amuser avec elle.

Voici sur le même sujet une autre épigramme grecque (XI, 109) ; on en ignore l'auteur.

Il n'y a rien que le petit Démétrius ait à voir en se penchant. Il a beau même se redresser, il gît toujours terre à terre.

Legouvé a donné à la même pensée un tour plus original, quand il a dit à Fabien Pillet, avec qui il échangea d'ailleurs plus d'une épigramme :

Du Parnasse, insecte risible,  
Je cesse un stérile combat.  
Tu rampes tellement à plat,  
Que t'écraser est impossible<sup>1</sup>.

Les vains efforts des femmes « pour réparer des ans l'irré-

1. La réponse de Fabien Pillet est bien supérieure. Elle ne pourrait entrer dans le texte parce qu'elle ne répond à aucune épigramme grecque : je la donne en note comme un modèle de ces tournures toutes françaises, où l'on dit les vérités les plus mordantes, sous la forme la plus polie.

J'ai lu les vers dont il m'assomme,  
Et je les ai lus sans humeur.  
Si tous ses madrigaux sont d'un méchant rimeur,  
Son épigramme est d'un bon homme.

parable outrage, » ont de tout temps appelé la critique. Lucillus a fait contre ces beautés plâtrées le distique suivant (XI, 310) :

Tu as acheté des cheveux, du fard, du miel, de la cire, des dents ; pour le même prix tu aurais pu acheter un visage.

Cette fin est difficile à comprendre. On se fait un visage nouveau avec ces ingrédients : mais comment en acheter un qui soit indépendant de celui que la nature nous a donné ? Le quatrain de Benserade paraît bien plus naturel :

Ci-gît qui mit tout en usage  
Pour être belle, et, trait pour trait,  
Se retoucha comme un portrait,  
Et se fit un autre visage.

J'aime aussi cette autre épigramme bien connue :

Chloé, quoique provinciale,  
Est toujours mise au dernier goût ;  
Son teint, ses cheveux, ses dents, tout  
Lui provient de la capitale.

Gombaud enfin a trouvé pour la même pensée une tournure plus neuve et plus ingénieuse encore que voici :

Blanc d'Espagne, couleurs vermeilles,  
Perles, brillants, pendants d'oreilles,  
Passements, jupes de grand prix,  
On vous étale, on vous promène  
Pour duper de faibles esprits ;  
Et l'on vous nomme Lysimène<sup>1</sup>.

1. Batteux, dans ses *Principes de littérature* (tr. VIII, ch. II), croit que « si cette épigramme n'était pas tournée par l'apostrophe, elle n'aurait rien de piquant. » C'est certainement une erreur. L'apostrophe donne sans doute beaucoup de vivacité à la pensée : mais le sel consiste en ce qu'après avoir énuméré le fard et les parures, on dit très-rapidement que Lysimène n'est pas autre chose. Quand on aurait mis sans apostrophe : « On étale, on promène ces beautés d'emprunt, et nous les nommons Lysimène, » l'épigramme aurait perdu de sa vivacité, elle aurait conservé son sel.

Une autre épigramme de Lucillus (XI, 133) a pour sujet un poète fort ennuyeux, nommé Eutychide.

Eutychide le lyrique est mort. Ombres et mânes, fuyez : Eutychide vous arrive avec ses odes. Il a ordonné par son testament de brûler avec lui ses douze cithares et vingt-cinq corbeilles d'airs notés. Maintenant un nouveau Charon va vous faire sentir sa présence, et désormais où se réfugier, puisque Eutychide est bien aux enfers?

La plaisanterie est lugubre ; et cette pièce prouve ce que j'ai dit précédemment, que les Grecs ne savaient pas encore tourner agréablement et finement leurs satires. Si Lucillus s'en était tenu à ses deux premiers vers et à cette exclamation : « Ombres et mânes fuyez : Eutychide vous arrive avec ses odes, » l'épigramme était fort bonne ; c'est celle qui a été faite si souvent contre les mauvais poètes qui vous assomment de leurs vers : *Indoctum doctumque fugat recitator acerbus*<sup>1</sup>. Au lieu de cela, il nous décrit en quatre vers des choses absolument indifférentes et inutiles ; et détruit ainsi de gaieté de cœur l'effet qu'avait produit son premier distique.

Si vous voulez, sur la même donnée, une pièce aussi gaie et rapide que celle-ci est triste et ennuyeuse, lisez l'épigramme de Voltaire sur la mort de M. d'Aube, ce disputeur insupportable que personne ne voulait plus recevoir, et que Rulhières a peint si plaisamment dans son poème des *Disputes*.

« Qui frappe ici ? dit Lucifer.  
— Ouvrez, c'est d'Aube. » Tout l'enfer  
A ce nom fuit et l'abandonne.  
« Oh ! oh ! dit d'Aube, en ce pays,  
On me reçoit comme à Paris :

Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais personne. »

Dans un autre genre, dans le genre graveleux, qu'il faut au moins mentionner, puisque c'est sous lui que se rangent en

1. Hor., *Ars poet.*, v. 474.

grande partie les épigrammes grecques, et que nul ne montrera mieux combien les modernes diffèrent des anciens, il y a (XI, 29 et 30) deux épigrammes, l'une d'Automédon, l'autre de Philodème, sur l'affaiblissement des moyens physiques des amoureux à mesure que vient la vieillesse ou seulement la fatigue. Je n'ai pas besoin de dire qu'elles n'ont rien de piquant, et que là comme ailleurs l'ordure s'y étale toute seule sans aucune finesse ni dans l'arrangement ni dans l'expression. Aussi M. Dehèque n'en a pu donner la traduction qu'en latin. Voyez au contraire avec quelle délicatesse et de quelle manière ingénieuse d'Acceily a dit la même chose sous le titre du *Métier extraordinaire*.

Le métier d'amour en effet  
 Est une assez bizarre affaire :  
 Ce métier-là, plus on le fait,  
 Et moins on est propre à le faire.

Citons un dernier exemple du poète Callictère (XI, 5) sur les maris qui mettent à profit la beauté et la galanterie de leurs femmes.

Le mari qui chez lui trouve du blé sans l'avoir acheté, peut se vanter d'y avoir, grâce à sa femme, une corne d'abondance<sup>1</sup>.

Voici comment Brébeuf a exprimé la même pensée :

Qu'il fait bon vivre de ménage!  
 Et que c'est un grand héritage  
 D'avoir un peu d'entendement!  
 J'en prends à témoin ta parente :  
 Un lit de cent francs seulement  
 Lui vaut six cents écus de rente.

Nous avons d'ailleurs de Dupuy des Islets une pièce plus

1. Cette traduction même est plus plaisante que le texte, à cause de la *corne* qui chez nous est le symbole des maris malheureux. Mais il n'y a rien de cette allusion dans le grec. Ἀμαλθείας κέρασ, signifie seulement une source de biens; et cela est si vrai que, selon le poète, c'est la femme elle-même qui est la corne d'Amalthée pour son mari.

plaisante encore sur un mot de Palaprat qui aimait fort la bonne chère, et y sacrifiait sans vergogne son honneur conjugal.

Du grand Vendôme avec bonté reçu,  
 Mons Palaprat fermait l'œil sur sa femme,  
 Et grâce au duc, s'engraissait chez Madame.  
 Pourtant un jour notre gourmand déçu  
 Mesquin dîner sur table voit paraître.  
 L'œil en fureur, apostrophant le traître  
 Qui l'apporta : « Pour qui donc me prends-tu,  
 Dit-il, coquin ? Va-t'en dire à ton maître  
 Que ce n'est pas le dîner d'un cocu. »

J'ai insisté sur ces comparaisons parce qu'il y a de nos jours surtout, des critiques qui louent l'antiquité par une sorte de parti pris, y admirant tout, même ce qui est le moins estimable. Ces gens-là ne semblent pas comprendre que l'esprit humain fait incessamment des progrès, et que ce qui le charmaut autrefois ne lui suffit plus maintenant. Ils s'imaginent que cette première fleur d'intelligence et d'imagination qui s'épanouit dans la Grèce du dixième au cinquième siècle avant notre ère, est et sera à tout jamais le modèle des poètes, ou que ceux-ci seront d'autant plus parfaits qu'ils s'en rapprocheront davantage. Rien n'est plus faux que cette manière de voir. Les arts se modifient sans cesse à tel point que si une œuvre ancienne, une tragédie de Sophocle, une comédie d'Aristophane, une ode de Pindare, les mêmes que nous avons et admirons, au lieu de nous être parvenue comme les autres, était composée par un savant de nos jours et paraissait pour la première fois, personne ne daignerait y jeter les yeux. L'expérience a déjà été faite. Des pastiches ont été publiés comme œuvres antiques, et on les admirait de très-bonne foi. Quand il a été démontré que c'étaient des créations modernes, ils sont tombés dans le mépris. Il est donc très-positif que dans l'appréciation des œuvres anciennes, nous faisons entrer involontairement

l'idée du temps où elles ont été composées; et c'est avec raison sans doute. Mais si cette considération nous fait admirer justement les œuvres produites pour ainsi dire de premier jet, et ensemble l'heureux génie de leurs auteurs, il ne faut pas pour cela méconnaître ce que le temps et le travail des hommes ingénieux qui se sont succédé, ont pu apporter de perfectionnements, surtout dans la forme des poèmes.

Les érudits sont sujets à faire cette confusion. Habités à vivre avec les anciens, à méditer leurs ouvrages, à s'en nourrir en quelque sorte, ils y trouvent bientôt une beauté de convention qu'ils croient supérieure à toute autre, et vantent volontiers comme d'éternels chefs-d'œuvre ce qui n'a été chef-d'œuvre qu'en son temps, et qui n'a plus guère aujourd'hui qu'une valeur historique.

M. Dehèque nous en donne la preuve à la fin de sa savante introduction de l'*Anthologie grecque*. Il cite le passage du *Cours de littérature* de Laharpe, où ce critique célèbre rappelle et traduit une épigramme de Martial contre un avocat bavard et emphatique qui, pour faire de belles phrases, négligeait absolument le fond de sa cause. M. Dehèque dit à ce propos que Laharpe ne semble pas se douter que l'épigramme de Martial est une imitation d'une autre de Lucillus (XI, 141). Or, en ouvrant l'*Anthologie* à l'endroit indiqué, et Martial au livre VI, n° 19, on reconnaît qu'il n'y a vraiment pas d'imitation. Le sujet est le même, si l'on veut; mais qu'est-ce que le sujet dans une épigramme où la forme est tout? A parler exactement, ce n'est rien. Il n'appartient pas même au premier qui l'a mis en œuvre, lequel l'avait reçu de ceux qui l'entouraient ou puisé dans les mille discours qui se tenaient de son temps. Quoi qu'il en soit, voici l'épigramme de Lucillus :

On m'a volé un cochon, une génisse, une chèvre; et à ce sujet je t'ai donné une petite somme, Ménécès. Aucun démêlé ne s'est

élevé entre Othryade et moi, et je n'accuse pas du larcin les héros des Thermopyles. C'est contre Eutychide que je plaide, en sorte que je ne sais ce que font ici Xercès et les Spartiates. Mais ne perds pas de vue mon affaire au nom de la loi, ou je crierai bien haut : « Ménéclès parle d'une façon et mon cochon d'une autre. »

Voyons comment Martial a traité le même sujet :

Ce n'est ni sur la violence, ni sur un meurtre, ni sur le poison que roule mon procès, c'est sur trois chèvres. Je me plains que mon voisin me les a volées : et c'est ce que le juge demande qu'on lui prouve. Toi tu nous parles de la bataille de Cannes et des guerres de Mithridate, et de la mauvaise foi punique. A haute voix et à grands gestes, tu rappelles les actes des Sylla, des Marius et des Mucius. Hé! Posthumus, parle donc un peu de mes trois chèvres.

Y a-t-il la moindre comparaison à faire entre les deux épigrammes? Celle de Martial est nette et précise; elle se termine, comme le goût le demande, par la pensée importante : « Parle donc un peu de mes trois chèvres, » au lieu de cette plaisanterie ridiculement insignifiante : « Ménéclès parle d'une façon et mon cochon d'une autre. » Laharpe a donc bien raison de dire au même endroit de son *Cours de littérature* : « Martial, chez les Latins, a aiguisé l'épigramme beaucoup plus que les Grecs. Il cherche sans cesse à la rendre piquante, mais il s'en faut bien qu'il y réussisse toujours. »

La traduction ou plutôt l'imitation libre que notre excellent critique a donnée de la pièce de Martial, est assez bien réussie pour qu'on y trouve une nouvelle preuve des progrès de l'art dans la disposition et l'expression de ces petits poèmes. Voici cette imitation :

On m'a volé. J'en demande raison  
 A mon voisin, et je l'ai mis en cause  
 Pour trois chevreaux et non pour autre chose.  
 Il ne s'agit de fer ni de poison.  
 Et toi, tu viens, d'une voix emphatique,  
 Parler ici de la guerre punique,

Et d'Annibal et de nos vieux héros,  
 Des triumvirs, de leurs combats funestes.  
 Eh! laisse là tes grands mots, tes grands gestes :  
 Ami, de grâce, un mot de mes chevreaux.

Il résulte clairement de cet examen, si je ne me trompe, quelques vérités incontestables qu'il est bon de rappeler ici dans leur ordre :

1° Le fond n'est rien ou presque rien dans ces petites pièces, la forme est tout.

2° Cette forme chez les Grecs était rudimentaire, et par cette raison, leurs épigrammes nous semblent insignifiantes et plates pour la plupart.

3° Elle s'est bien perfectionnée chez les Romains, comme Laharpe l'a remarqué, comme le prouvent les épigrammes de Martial comparées à celles des Grecs, dont la donnée est la même.

4° C'est surtout chez les modernes, et particulièrement chez les Français, que ces petits poèmes sont arrivés à un degré de perfection qu'on ne rencontre guère autre part.

5° L'art a suivi là dedans, la même marche que partout ailleurs; c'est-à-dire que l'heureux instinct de quelques poètes, leur ayant fait trouver certaines dispositions qui plaisaient plus à l'esprit ou à l'oreille, le goût a dédaigné ou rejeté celles qui disaient tout simplement le fait, quand le fait en lui-même ne méritait pas d'être énoncé; et l'idée du beau s'est ainsi perfectionnée, à mesure que, connaissant des choses plus agréables, nous sommes devenus plus difficiles<sup>1</sup>.

1. M. Taine, dans le *Journal des Débats* du 6 juillet 1864, conclut un article d'ailleurs fort intéressant et bien fait sur le *Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte, par ces mots : « Avant la fin du siècle, nous atteindrons une nouvelle idée de la nature comme nous avons atteint une nouvelle idée du beau. » Si je ne me trompe, cette idée du beau est ou sera nouvelle, en ce sens seulement qu'elle sera plus avancée, c'est-à-dire qu'on sera plus difficile sur les éléments qui la composent. Car ce qui fait le beau, c'est